

TRUMELET- BLIDA- TOME II Chapitre XXI

Blida s'amuse : mais ses mosquées sont désertes, et les mouedden s'égosillent en vain à rappeler aux Blidiens les heures de la prière : plus de prières, plus d'ablutions : âmes et corps crasseux ; plus d'hospitalité, plus d'aumônes, les préceptes du Livre oubliés, les marabouths conspués, les avertisseurs emprisonnés et traités d'insolents imposteurs ou d'insensés !

Nous sommes au mercredi, et le septième jour du mois de redjeb de l'année 1240 de l'hégire, de notre ère, le 2 mars 1825 : le ciel est splendide ; il a la pureté du cristal : c'est une de ces belles matinées de l'hiver algérien où tout renaît, tout revit ; les amandiers sont fleuris ; les orangers sont en fleurs et en fruits ; tout bourgeonne, bourdonne et dit son chant de résurrection

et d'amour. On se sent heureux de vivre, et il semble que la vie n'aura pas de fin.

Le soleil marque ce moment de la journée que les Arabes appellent *edh-dheha*⁽¹⁾, c'est-à-dire de huit à neuf heures du matin. Mohammed-ben-Bou-Rekâa, qui n'a point cessé, depuis le *fedjeur* (le point du jour), de glapir, comme un *dellal*⁽²⁾ sur un marché, sou

ironique proposition : « Qui donc m'achètera Blida pour un fels ? » le terrible marabout, disons-nous, lassé, sans doute, de son infructueux encan, s'est arrêté devant la mosquée de Sidi Ahmed-el-Kbir. Une volée d'enfants a poursuivi le derouich de ses huées ; des

hommes se sont mêlés à cet insolent cortège; ils écoutent,

la raillerie sur les lèvres, les menaces de l'élus de Dieu.

Méprisant, évidemment, les insultes de ces insensés, Mohammed-ben-Bou-Rekâa semblait s'isoler au milieu de cette tourbe hurlante; le marabout n'était plus qu'une voix, mais une voix terrible, implacable, avertissant et menaçant : « Malheur, dans ce jour, aux incrédules ! disait-il; car bientôt, aujourd'hui, dans un

(1) Le *dheha* c'est le moment de la matinée où le soleil est élevé au-dessus de l'horizon de la hauteur d'une lance; c'est l'instant médial entre le lever du soleil et son passage au méridien.

(2) Crieur public.

instant peut-être, ils verront la terre trembler de son tremblement, et lorsqu'elle secouera sa charge, ils demanderont terrifiés : « Qu'a-t-elle ? » et elle dira pourquoi elle tremble ! »

Continuant sa sinistre prophétie, le derouich Ben-Bou-Rekâa ajoutait sardoniquement : « Malheur aux corrompus et aux gâtés ! car, aujourd'hui, nous les châtierons d'un châtiment terrible ! Aujourd'hui, les montagnes, qu'ils croient solidement fixées, marcheront comme marchent les nuages, la mer bouillonnera, les tombeaux seront bouleversés et la terre les rejettera de son sein ! Malheur aux impies ! Aujourd'hui, la peur contorsionnera leurs visages ! Aujourd'hui, la nourrice laissera tomber l'enfant qu'elle allaite; toute femme enceinte avortera ; il n'y aura plus de liens de parenté ; le fils ne reconnaîtra plus sa mère; les hommes seront ivres, non de vin, mais d'épouvante ! Aujourd'hui, je le jure par Dieu ! il y aura des visages poudreux couverts de poussière ! il y aura des crânes écrasés, des seins pétris, des membres brisés ! car c'est aujourd'hui le jour du châtiment ! »

Une bouffée de chaleur souffla sur la ville.

Puis, portant son regard sur le minaret de la mosquée devant laquelle il s'était arrêté, Mohammed-ben-Bou-Rekâa s'écriait d'un ton plein de raillerie : « Par Dieu ! ô minaret! tu es bien le chef-d'oeuvre des hommes

! Par Sidi Abd-el-Kader, le sultan des justes ! jamais je ne vis une plus merveilleuse chose ! Ta taille, qui s'élance gracieusement dans les airs, est celle de

l'élégant palmier, et pourtant ton front orgueilleux va rouler en débris à mes pieds ! »

— « C'est là, en vérité, un misérable imposteur ! se mit à dire un des hommes du groupe, et s'il ne cesse ses prédictions insensées, par Dieu ! nous le chasserons de la ville !... Allons ! ô prophète de malheur ! si tu es véridique, prouve-le-nous par un signe : fais tomber, par exemple, sur nos têtes une portion du ciel : » ajouta cet homme en raillant.

— « C'est vrai ! continua un autre, que ce braillard nous donne une preuve de sa mission, ou qu'il se taise ! »

— « Hahou ! hahou ! hahou ! » hurlèrent les gens qui entouraient le derouich.

Les colombes désertèrent leurs nids en abandonnant leurs petits, et plongèrent dans le Nord.

Mohammed-ben-Bou-Rekâa ne répondit à ces huées que par cette terrible malédiction : « Malheur aux incrédules qui demandent à l'envoyé des signes de sa mission !... Ils ne les attendront pas longtemps... Mais il sera trop tard ; car l'heure du châtement est proche ! l'heure du châtement est venue !

Mohammed-ben-Bou-Rekâa avait à peine achevé ces paroles, qu'une épouvantable détonation souterraine se faisait entendre du côté du Sud, dans la direction des gorges de l'ouad Sidi-Ahmed-el-Kbir, puis une secousse d'une violence extrême venait ébranler la ville. Le minaret dont l'envoyé avait prédit la chute sembla se soulever de sa base ; il tourna sur lui-même comme par un brutal mouvement de torsion, il oscilla, chancela, se disloqua ; une dernière poussée le

précipita sur le sol où il s'abîma avec un grand fracas, en écrasant sous ses débris le groupe d'impies qui avaient méconnu la mission du saint et terrible marabout.

Mohammed-ben-Bou-Rekâa avait disparu dans l'épais nuage de poussière jaunâtres qui, pareil à une trombe livide, s'élevait des ruines du minaret.

En même temps, chaque maison, frappée dans ses fondations comme par un bélier, se déchausse sous les coups redoublés du fléau ; la terre paraît vomir les constructions et les rejeter de son sein; les murs de pisé, gauchis par ces soulèvements, chevauchent par *planches*⁽¹⁾, perdent leur aplomb, et s'écroulent lourdement en entraînant les terrasses dans leur chute. Les chiens hurlent, les femmes qui ont pu s'échapper fuient en emportant leurs enfants. C'est un bruit, un tumulte effroyable : craquements sinistres, éboulements sourds, ruptures, fractures, déchirures grinçantes, déboîtements de poutrelles, heurtis de vases vibrant leur note métallique; tout se lézarde, s'émiette, s'affaisse ou s'effondre ; tout se culbute, se renverse, s'aplatit, se brise, s'écrase, s'abîme. Chaque maison, chaque chambre devient un tombeau qui se referme

(1) Les Arabes appellent *louha*, planche, l'ensemble des couches de pisé nécessaires pour remplir une fois le moule. La planche est ce que nous nommons *la banchée*.

sur des vivants et sur des morts. Les plaintes, les cris, les rôles se confondent avec les grondements de la terre, et forment un concert discordant, terrible, rappelant

celui des damnés. Quelques-uns de ces enterrés vivants essaient de prier ; mais l'avertisseur l'a dit : « Il est trop tard ! » Ils se verront mourir ; ils seront les témoins de leur agonie, puis le Dieu vengeur leur fera goûter au fruit amer de la mort ; mais avant ce terme, le supplice les enveloppera par-dessus leurs têtes et par-dessous leurs pieds ; car il est dit que les incroyants et les corrompus porteront le fardeau de leur incrédulité et de leur corruption.

Les secousses continuent implacables, terribles ; les minarets des mosquées Et-Terk, de Sidi Mohammed-ben-Sâdoun et de Bab Ed-Dzair essaient de se défendre sur leurs bases ; mais, comme celui de la mosquée de Sidi Ahmed-el-Kbir, ils sont précipités sur le sol pareils à un cavalier que désarçonne un cheval vicieux. Les dômes des onze *mesdjed*⁽¹⁾ de la ville s'effondrent sur les ruines de leurs murailles disloquées. Un immense nuage de poussière s'élève, comme la fumée des sacrifices, au-dessus de la ville, et l'en-

(1) Le *mesdjed* est le lieu où l'on se prosterne pour prier Dieu. On appelle ainsi une petite mosquée sans minaret affectée

à la prière de tous les jours. La prière du vendredi — le jour consacré — se fait dans le *djamâ*, qui est le lieu de l'assemblée, de la réunion hebdomadaire des fidèles.

veloppe d'un suaire de nuance terreuse. Blida, la Petite Rose de la Mtidja, pleine de rire et de vie il n'y a qu'un instant, Blida n'est plus qu'un monceau de ruines, quelque chose d'effroyablement informe, fouillis hideux qui, quoi qu'en dise Mohammed-ben-Bou-Rekâa, ne saurait être l'oeuvre de Dieu, du créateur des harmonies de l'univers ; mais bien plutôt celle de la matière brutale, aveugle, inintelligente. Et quel temps a-t-il fallu à l'auteur de cet infernal désordre pour le consommer ? Mohammed-ben-Ed-Debbah, un poète fils de Bey, va nous le dire :

« C'est en redjeb, et le mercredi, en l'an douze cent quarante,

Que le tremblement de terre accourut sur le pays;
Il lui suffit d'un instant pour en consommer la ruine,
Le temps de lire la sourate « El-Ikhelass⁽¹⁾ » deux fois au plus ! »

C'est donc de dix à douze secondes qu'aurait duré

(1) La sourate du Loran que les Musulmans désignent sous le nom d'*El-Ikhelass* — la Sincérité — est celle qui a pour titre « *la reconnaissance du dogme de l'unité de Dieu.*

» Nous en donnons le texte :

« Au nom du Dieu Clément et Miséricordieux !

1. Dis : Dieu est un.

2. C'est le Dieu à qui tous les êtres s'adressent dans leurs besoins.

3. Il n'a point enfanté, et n'a point été enfanté.

4. Il n'a point d'égal en qui que ce soit. »

(*Le Koran*, chapitre CXII, versets de 1 à 4.)

la première secousse, celle qui détruisit la ville. La moitié de la population — les femmes surtout à cause de leurs habitudes sédentaires — est ensevelie sous ses demeures ruinées. La ville présente un spectacle affreux : ici, c'est une mère qui a été écrasée en cherchant à sauver son enfant ; là, c'est un More dont le crâne a été brisé par un fragment de terrasse au moment où il essayait de fuir avec un vase de terre renfermant son trésor; plus loin, une tête grimaçante sort de dessous les débris d'un mur ; à côté, c'est un bras ecchymosé, c'est une jambe meurtrie, c'est une moitié de corps bleuie. A chaque pas, des cervelles ont jailli en éclaboussures sur des murailles blanches qu'elles ont tigrées, des membres ont été broyés, des chairs ont été pétries; des mares de sang bues par les décombres ont formé une boue noirâtre et visqueuse; des orangers, chargés de fleurs et de fruits, ont été déracinés ou coupés en deux par la chute d'une terrasse.

Ces tombeaux renferment encore des vivants dans leurs flancs menaçants : par les fissures des terrasses, — couvercles de sépulcres, — s'échappent des plaintes, des gémissements, des cris étouffés. « Mais les secours viendront-ils ? pensent ces vivants ; la population tout entière a été engloutie peut-être !... » Horrible incertitude !

Les animaux, effrayés, courent éperdus sur les ruines ; des chiens, des chats juchés sur quelque pan de mur resté debout, flairent inquiets dans l'espace, les oiseaux tourbillonnent au-dessus de la ville sans

trouver où se poser.

Les Musulmans qui ont échappé au désastre regardent, avec cette résignation qui est le trésor de l'islam, leurs maisons détruites. Cette attitude tranche fort avec celle des Juifs, qui, oubliant l'exemple de Job, troublent de leurs cris de désespoir le silence glacialement

sinistre qui plane sur ces ruines. Les Turks blasphèment, les Kouloughlis et les Mores égrènent machinalement leurs chapelets.

De la ravissante Blida il ne reste plus que des pans de murs menaçants pareils aux dents branlantes de la mâchoire d'une vieille femme. Sous les secousses de la première journée, ces restes, sans cesse tourmentés, s'effondrent sur leurs bases, et achèvent d'encombrer les rues étroites de la ville ruinée. Les quartiers sud et ouest, c'est-à-dire ceux dont les constructions sont assises sur l'ancien lit de l'ouad Sidi-El-Kebir⁽¹⁾, sont particulièrement maltraités : ce n'est plus qu'un amas informe de décombres sous lesquels est enfouie toute une population ; car là personne n'a pu échapper à la mort.

Le nuage de poussière qui voilait le ciel et l'étendue du désastre s'est affaissé sur la terre; l'air a repris sa diaphanéité, et le soleil, qui s'était levé radieux

(1) La ligne principale de destruction rencontrerait aujourd'hui le Magasin à poudre, l'Arsenal, l'Église, la place d'Armes et la rue actuelle de Bab-es-Sebt, c'est-à-dire l'ancien quartier militaire.

sur une cité pleine de joie, n'éclaire plus que des ruines, des cadavres, et les restes atterrés d'une population qui, si elle était coupable devant Dieu, en avait été bien sévèrement et cruellement châtiée.

L'aspect de la ville est hideux ; c'est à s'y croire au jour de la désolation prédite par le Livre : des détonations,

des grondements souterrains incessants, des chocs saccadés produisant des ébranlements intenses, la terre houleuse et convulsée ruguant sa surface de vagues solides, le sol fuyant sous les pieds et se soulevant par des renflements subits et imprévus. Les hommes paraissent ivres ; ils chancellent ahuris, hébétés.

Quand cela cessera-t-il ? La divinité vengeresse n'est-elle donc point rassasiée de victimes ? Les corrompus et les impies n'ont-ils point encore été tous frappés ?

Quand Dieu répandra-t-il sur les entrailles bouillantes de la terre la goutte d'eau froide qui doit la calmer ?

« Si c'est notre dernier jour, le jour de la rétribution, disaient les justes, ô Dieu ! hâtes-en la fin ! »

Quand les Blidéens purent se compter, ils virent avec effroi que la moitié de la population était enfouie sous les ruines de la ville; près de trois mille personnes avaient, dès la première secousse, été englouties sous les débris de leurs demeures. Des treize cents maisons que comptait Blida, une vingtaine seulement restaient debout, mais horriblement lézardées et menaçantes à ne pouvoir être habitées. Le désastre avait été complet.

Revenus à eux, les survivants firent quelques tentatives de déblai, soit pour arracher à la mort leurs femmes ou leurs enfants dont ils entendaient les cris ou les gémissements, soit pour y retirer des décombres les objets précieux qui y étaient enfouis; mais de nouvelles secousses venaient à chaque instant inutiliser un travail que le manque d'outils ne permettait pas, d'ailleurs, de pousser activement. Épuisés, harassés de fatigue, sans ressources pour réparer leurs forces, ces malheureux cessaient, désespérés, une oeuvre dont Dieu, apparemment, ne permettait pas l'accomplissement.

Ils passèrent la nuit, une nuit d'angoisses, sur les ruines de leurs habitations bouleversées. Pendant toute cette nuit, la terre ne cessa de gronder et de tressaillir; des cris étouffés, des appels au secours inécoutés, ou ne pouvant être exaucés, se fondaient dans les bruits d'entrailles de la terre ; chaque secousse diminuait, parmi les enterrés, le nombre des vivants et celui des plaintes ; chaque ébranlement délivrait par la mort quelques-uns de ces enfouis désespérant du salut.

Les *bordj*⁽¹⁾ semés dans les orangeries de Blida avaient été aussi maltraités que la ville; ils n'étaient plus qu'un amas de décombres.

On dit que toutes les sources et fontaines qui donnaient de l'eau à la ville avaient tari quelques heures avant la manifestation du phénomène.

(1) Les Arabes appellent *bordj* les maisons construites dans les jardins.

La nouvelle de ce désastre était promptement parvenue à Alger, qui, d'ailleurs, avait ressenti, ainsi que Koléa et Cherchel, les effets de la commotion qui avait détruit Blida. Hoçaïn-Pacha, le souverain d'Alger, s'était ému de la terrible catastrophe qui ruinait la perle de la Mtidja, et il avait donné l'ordre à son Ar'a des Arabes⁽¹⁾, qui était alors le célèbre Yahïa⁽²⁾, de porter

(1) L'Ar'a des Arabes était un des principaux personnages de la Régence : il avait, en campagne, le commandement de la Milice turke. Il administrait, avec le concours des kaïds et des hakem, la justice criminelle dans les districts qui relevaient directement

du Gouvernement d'Alger. La ville de Blida, ainsi que nous le verrons plus loin, faisait partie de son commandement.

(2) Yahïa était originaire des côtes européennes de Karadaniç (Mer Noire). Omar-Ar'a, qui, sous le nom d'Omar-ben-Mohammed, fut pacha de 1815 à 1817, le prit dans la Milice, où il était *iouldach* (soldat de la Milice), et le nomma kaïd des Bni-Khelil. C'est à cette époque que Yahïa acheta à Blida, en dehors de la porte d'Alger, l'habitation connue plus tard sous le nom de *Maison Saulière*. C'est dans cette maison, située en face du Tapis-Vert, que fut étranglé, en 1828, cet homme remarquable,

que le Pacha-Dey Hoçaïn avait élevé à la dignité d'*Arab-el-aghaci* (ar'a des Arabes) à son avènement au pachalik de la Régence en 1818. Hoçaïn avait craint que l'influence de Yahïa sur les Arabes ne lui donnât l'idée de le renverser : il le destitua dans le courant de l'année 1828, et l'exila, en lui fixant Blida pour résidence. Deux mois plus tard, le Pacha, que cette mesure de rigueur n'avait pas rassuré, envoyait l'ordre au hakem de Blida, Baba-Mosthafa, de le faire étrangler.

Nous dirons plus loin ce que fut cet homme remarquable, qui appartient à l'histoire de Blida.

des secours aux Blidiens, et de prendre à leur égard toutes les mesures possibles d'aide et de salut.

Yahïa-Ar'a s'était hâté de réunir tout ce qu'il avait pu de tentes, d'effets d'habillement, de vivres, d'outils. Une réquisition de bêtes de somme — chameaux, chevaux, mulets, ânes — fournissait les moyens de transport qui devaient composer le convoi de secours destiné aux Blidiens. Yahïa-Ar'a le mettait en marche le soir même du 2 mars ; il partait de sa personne, avec son escorte de spahis, pendant la nuit ; il arrivait à Blida le lendemain 3 à la pointe du jour, et campait à la porte d'Alger.

Les gens de la montagne, Bni-Salah, Mouzaïa, Soumata, qui ont senti le fumet du butin, se sont abattus sur Blida ; ils commencent déjà à rôder dans les ruines et à opérer des fouilles pour leur propre compte ; les Hadjouth, que leur réputation de pillards oblige, se sont empressés de suivre l'exemple de ces montagnards.

Malheureusement pour ces gourmands du bien d'autrui, le premier soin de Yahïa-Ar'a avait été de faire publier par les rues de la ville la défense expresse de dépouiller les morts et de fouiller les ruines ; tout infracteur à la décision de l'Ar'a devait être pendu sans autre forme de procès. Les spahis de Yahïa et la police du Hakem furent chargés d'assurer l'exécution des ordres de l'Ar'a. Et, en résumé, comme il était dans les us de l'Administration turke de prévenir pour avoir moins à punir, elle crut devoir appuyer la mesure dont nous parlons plus haut en faisant pendre aux

créneaux de la porte d'Alger quelques Kabils qui, peut-être, ne l'avaient pas encore tout à fait mérité ; mais cela n'aurait pas tardé, fort probablement. Ce qui tendrait à le prouver, c'est que ces montagnards se laissèrent mettre la corde au cou avec une résignation admirable, et qu'au moment où le Juif-exécuteur⁽¹⁾ se disposait à leur ouvrir les portes de l'autre vie, ils édifièrent les Musulmans par leur pieuse attitude à réciter, l'index en l'air, la formule du témoignage. Yahïa-Ar'a fit commencer sans délai les fouilles là où on espérait encore trouver des vivants. Quelques-uns de ces malheureux enterrés vifs purent être sauvés, bien que les secousses, qui ne discontinuaient pas, rendissent cette besogne de sauvetage fort difficile. La pluie, qui tomba le 3 et les jours suivants, amenait des éboulements et des effondrements qui mettaient les jours des travailleurs en danger. On s'occupa aussi de retirer les morts de dessous les décombres et de leur donner la sépulture. Yahïa-Ar'a avait fait appel aux Kabils des tribus voisines de Blida pour cette opération de déblai et de désenfouissement ; ils recevaient par jour un rbiâ

(1) Les Juifs étaient habituellement chargés, dans les villes, de l'exécution des arrêts prononcés contre les Arabes ou les Kabils. A Blida, c'était par la pendaison qu'on se débarrassait des criminels qui avaient mérité la mort, et cette suprême opération avait ordinairement lieu à l'ancienne porte d'Alger.

boudjhou⁽¹⁾, et une ration de viande et de riz. Quatorze cents morts furent retrouvés pendant la journée du 3 ; les Musulmans furent inhumés dans les cimetières de Bab-ed-Dzer, de Bab-el-Kebour⁽²⁾ et de Bab-er-Rahba ; les Israélites reçurent la sépulture dans leur cimetière particulier de la route de Koléa⁽³⁾.

Les restes de la population se réfugièrent dans les jardins, où ils se construisirent des gourbis qui les abritèrent tant bien que mal contre le mauvais temps. Pendant la journée, les échappés au désastre fouillaient les décombres de leurs demeures dans l'espoir de sauver ce qu'ils pourraient de leurs meubles ou effets.

Yahïa-Ar'a avait fait distribuer à cette population, réduite à la plus affreuse misère, des vêtements, des couvertures, de l'argent ; des tentes furent dressées, en dehors de la ville, sur l'emplacement de la porte d'Alger d'aujourd'hui ; des *kazan*⁽⁴⁾ furent établis en même

(1) Un quart de boudjhou, ou 0 fr. 45 centimes.

(2) L'emplacement occupé aujourd'hui par l'Hôpital militaire, la place de la Remonte et ses bâtiments, était un vaste cimetière hérissé de tombeaux ; c'était le cimetière de Bab-ed-Dzer, de la porte d'Alger. Celui qui était désigné sous le nom de Bab-el-Kebour, porte des Tombeaux, était situé sur les emplacements où furent bâtis plus tard le quartier de cavalerie et ses écuries.

(3) Le cimetière des Israélites était au sud du poste de l'ancien Magasin à Fourrages, sur la route actuelle de Blida à Joinville.

(4) *Kazan*, vaste marmite en cuivre sans couvercle.

temps à quelques pas de ce campement et de la chapelle funéraire renfermant la dépouille mortelle de Sidi Meçâoud⁽¹⁾ ; ces marmites sont destinées à la préparation du *beurr'oul*⁽²⁾ qui doit servir à l'alimentation, sans distinction de culte, de la population blidienne. Mais les colères de la terre ne se calment point ; l'ébranlement est presque incessant ; les bruits roulent sous les pieds comme, par un orage, roule la foudre dans le ciel ; à chaque instant, ce sont des chocs furieux qui impriment au sol un mouvement vibratoire intense amenant les étourdissements de l'ivresse. Tantôt l'agitation de la terre est à peine sensible, tantôt la commotion s'exerce avec des violences prodigieuses ; dans ses mouvements d'exhaussement et d'abaissement, sa surface se fendille comme une peau desséchée trop tendue, et des phosphorescences bleuâtres se tortillent aux lèvres de ces rides comme de longs vers luisants et

(1) La chapelle funéraire de Sidi-Meçâoud s'élevait près de l'abreuvoir de la Remonte, qui est situé entre les écuries sud de cet établissement et la porte d'Alger. On y remarquait encore, il y a quelques années, un vieux micocoulier qui, jadis, avait prêté son ombre au tombeau du saint marabout.

(2) Le *beurr'oul* se prépare de la manière suivante : on met du blé dans une marmite et on le sale; lorsqu'il est à moitié cuit, on l'ôte de la marmite et on le fait sécher ; quand il est bien sec, on le concasse au moulin, et on le fait cuire de nouveau avec de la viande. C'est une sorte de soupe de blé bouilli.

forment des moires lumineuses. A chacune de ces secousses, c'est un reste de mur qui s'écroule avec un bruit sourd; une colonne de poussière s'élevant audessus de cet effondrement indique le point où il s'est produit. La pluie, qui ne cesse de tomber fine et pénétrante, accélère la chute des ruines restées debout.

Le déblai continue le 4 ; ceux que le fléau n'a pas frappés suivent avec anxiété l'oeuvre des travailleurs : leur préoccupation n'est pas exclusivement celle de retrouver leurs morts ; les désenfouisseurs sont des Kabils, et ces montagnards, il faut bien le dire, ne jouissent que médiocrement de la confiance des infortunés Blidiens ; aussi, ces derniers les surveillent-ils avec une grande opiniâtreté. Quant aux Juifs, ils en ont déjà pris leur parti : ils savent que leur destinée est d'être volés, et la pensée de chercher à s'y opposer ne leur est pas même venue.

On retrouvait encore des vivants le 4 au soir, des engloutis qu'une portion de terrasse, heureusement arc-boutée par le hasard, avait, jusque-là, préservés de la mort. On sent ce que devait être le supplice de ces malheureux qui, à chaque secousse de la terre, étaient menacés de voir leur prison se changer en tombeau.

Le fléau poursuit son oeuvre de destruction les 5, 6 et 7 mars : toutes les trois ou quatre heures, une commotion se manifestant par des trépidations fougueuses vient bouleverser la surface du sol ; à chaque secousse, ce sont des terreurs, des fuites, des déroutes, des

cris d'insensés ; les Juifs — un peuple que leur Dieu n'a jamais ménagé — paraissent frappés de folie ; ils courent sans raison, les yeux égarés, dans les ruines boueuses, ou, assis sur des amas de décombres qui ont été leurs habitations, le regard fixé dans le vide, ils semblent abîmés dans une sorte d'hébétement anesthésique

qui les insensibilise aux choses extérieures.

Un grand nombre de blessés succombèrent pendant les premières journées faute de moyens de traitement ; d'ailleurs, la pénurie de *djeurrahin* (chirurgiens) obligeait ces opérateurs à n'exercer leur art problématique que sur des membres appartenant à des gens qu'ils savaient pouvoir les payer. Quant aux pauvres, c'est à Dieu qu'ils durent confier le soin de réparer le mal qu'il leur avait fait.

Mais Yahia-Ar'a avait songé à prendre des mesures pour abriter les restes de cette malheureuse population jusqu'au moment où elle pourrait relever ses demeures ; il fit, en conséquence, établir une ville de gourbis, au nord de Blida, dans le quartier de Tazemmourt.

Ces habitations provisoires formèrent une agglomération

plus ou moins régulière entre la *kebiba*

(petite koubba) de Sidi Mohammed-Moula-eth-Thrik, qui touche au mur sud du cimetière européen actuel, et le terrain sur lequel s'élève le village de Montpensier.

Tout ce qui restait de la population, à l'exception des propriétaires de jardins, qui ne quittèrent pas leurs

bradj, et de quelques familles qui se construisirent des gourbis de roseaux capitonnés de loques sur les décombres qui avaient été leurs maisons, les débris de la population blidienne, disons-nous, s'établirent dans les misérables huttes de Tazemmourt.

Pendant les huit premiers jours, les fouilles continuèrent assez activement : près de trois mille cadavres avaient pu être retirés des décombres, et recevoir la sépulture dans de vastes fosses qui avaient été creusées dans les trois cimetières de la ville. Ces corps, enterrés peu profondément, menacèrent les Blidiens de voir s'ajouter à leurs maux un autre fléau, la peste. Toutes les nuits, durant le premier mois, les hyènes, les chacals et les chiens firent chère lie de cadavres en putréfaction, et leurs glapissements sinistres, soutenus par des grondements souterrains, composaient un concert effroyable qui glaçait d'épouvante les âmes les plus fortes, et faisait remonter à la gorge les coeurs les plus solidement attachés.

Yahïa-Ar'a, qui sait que les travaux de déblai sont antipathiques aux Arabes, qu'ils manquent, d'ailleurs, de moyens matériels pour les exécuter, et qu'ils préfèrent construire à côté que de relever leurs maisons quand elles sont effondrées, Yahïa-Ar'a décide que la ville sera rebâtie sur un autre emplacement. Le terrain de Groumellal, situé à un mille⁽¹⁾ environ de Blida et en dehors des orangeries nord-ouest lui paraît présenter des conditions de sécurité que la ville détruite

(1) Le mille représentait 1,880 mètres.

ne possédait pas au même degré. Yahïa avait évidemment remarqué que les haouch et les constructions qui avoisinaient Groumellal avaient bien moins souffert que Blida ; il choisit donc cet emplacement, et fit de suite tracer l'enceinte de la nouvelle ville; ses murailles s'élevèrent sur un rectangle dont les petits côtés avaient 1,100 coudées⁽¹⁾ et les grands 1,500.

Les travaux de l'enceinte marchèrent lentement ; la pluie et les secousses semblaient avoir fait alliance pour s'opposer à la reconstruction de Blida sur l'emplacement désigné par Yahïa-Ar'a : chaque jour, c'était une portion de l'ouvrage de la veille qui s'effondrait et qu'il fallait relever. La population ne paraissait pas, d'ailleurs, très disposée à s'éloigner de ses eaux et de ses jardins; elle essayait même, timidement, il est vrai, quelques travaux de déblai et de restauration qui indiquaient assez son intention de ne pas abandonner la ville ruinée ; c'était, au reste, une oeuvre infructueuse, une besogne de Pénélope ; car les Blidiens n'étaient pas plus heureux que les maçons de Bled-el-Djedida⁽²⁾, la Ville-Neuve, appellation sous laquelle devait être désignée la Blida de Yahïa-Ar'a ; chaque jour aussi, des ébranlements du sol venaient détruire

(1) La coudée était de 0m 47 c. Les côtés de l'enceinte avaient donc 517 mètres sur 705.

(2) *Bled-el-Djedida* signifie *Ville-Neuve*, et non pas la *Nouvelle-Blida*, appellation sous laquelle on désignait l'enceinte

de Groumellal. Il n'en reste plus que quelques pans de muraille.

le travail de ces infortunés Blidiens. La Petite Rose de la Mtidja n'était plus, décidément, qu'une ville maudite à qui Dieu ne voulait pas pardonner.

Cette malheureuse population n'était pas au bout de ses épreuves : les gourbis de Tazemmourt venaient à peine d'être terminés, lorsqu'un incendie, allumé par l'imprudence d'une femme, vint dévorer en un clin d'oeil tout ce que ces pauvres Blidiens avaient pu sauver de leur premier désastre, ou retirer des décombres de leurs habitations. Ils se remirent de nouveau à l'oeuvre avec cette admirable résignation que donne la croyance à la fatalité, doctrine qui porte le Musulman à mettre tous ses maux au compte du Dieu unique.

Dieu l'a voulu !

Au lieu de réagglomérer leurs gourbis à Tazemmourt, les Blidiens les reconstruisirent sur les ruines de leurs demeures. Ces huttes enloquées donnaient à la ville une physionomie dépenaillée et misérable sous laquelle il eût été difficile de reconnaître la joyeuse et ravissante Blida d'autrefois, la cité aux minarets immaculés et aux blanches murailles noyées dans des flots de soleil. La misère et le deuil trônaient sur ces ruines informes, et la musique et les chants d'amour y avaient fait place au désespoir et aux larmes.

Yahia-Ar'a était resté pendant un mois dans son camp de Tazemmourt, et sa sollicitude active avait cicatrisé plus de plaies et calmé plus de douleurs qu'on n'était en droit de l'espérer du gouvernement de la Régence, si peu soucieux, habituellement, du bien-être

et de la vie de ses sujets arabes ; aussi, le répétons-nous, Yahïa-Ar'a n'était point un homme ordinaire.

Ses hautes fonctions l'avaient rappelé à Alger ; mais il venait fréquemment visiter les travaux de Bled-el-Djedida, lesquels ne marchaient pas aussi rapidement qu'il l'eût désiré ; à Dieu seul en était la faute, puisqu'il s'obstinait à renverser l'oeuvre de sa créature.

Les maçons — tous Indigènes — mirent plus d'un an pour terminer l'enceinte de Bled-el-Djedida ; ce travail achevé, Yahïa fit commencer la construction d'une mosquée au centre du rectangle périmétrique de la ville nouvelle ; il ordonnait en même temps aux habitants de se mettre promptement en mesure d'y faire construire leurs maisons. Quelques Blidiens allaient céder à cette injonction quand, par une nuit qu'il était venu passer dans sa maison de Blida, Yahïa-Ar'a vit en songe, assure-t-on, Sidi Ahmed-el-Kebir, le saint fondateur de la Blida détruite, qui lui dit : « O Yahïa ! c'est en vain que tu tentes de bâtir à Groumellal, et que tu exiges que mes enfants y élèvent leurs demeures ! Relève, au contraire, les murs de leur ville ruinée ; car telle est la volonté de Dieu ! »

Yahïa-Ar'a ne crut pas, dès lors, devoir persister dans sa détermination ; il renonça à poursuivre un but qui paraissait aussi antipathique aux Blidiens qu'à leur saint et puissant patron. Bladel-Djedida resta vide, et les travaux de la mosquée furent abandonnés.

Comme nous le disons plus haut, les opérations de déblai de la ville marchèrent très lentement, et, au bout d'un an, quelques maisons seulement avaient été rebâties. Il est utile de dire que, pendant toute cette

année, les commotions ne cessèrent de se faire ressentir, quelques-unes même avec violence. Durant les premiers mois, il n'y eut point un seul jour de calme : on compta jusqu'à seize secousses en une nuit.

Les mosquées de Blida avaient énormément souffert du tremblement de terre ; toutes étaient hors de service. Hoçaïn-Pacha les fit restaurer et rendre au culte en 1827, ainsi que l'atteste une inscription placée au-dessus de la porte du Djamâ-et-Terk, la mosquée de la rue du Grand-Café. Le Pacha avait aussi exempté de l'impôt pendant quatre années la malheureuse population de Blida.

La ville se releva avec beaucoup de lenteur : les maisons des familles qui avaient échappé au désastre furent reconstruites, mais sans étage, et quand, en juillet 1830, l'armée française fit sa première expédition sur Blida, certains quartiers de la ville n'étaient encore que des monceaux de ruines, des amas de décombres.

Pendant trois années, de 1240 à 1243 de l'hégire (1825-1828), on ressentit à Blida, et presque chaque jour, des secousses qui, bien que sans danger pour les constructions, ne faisaient pas moins, de cette ville un séjour insupportable, même pour des Musulmans. En 1838, la population blidienne atteignait à peine le chiffre de trois mille âmes : c'était celui du lendemain du passage du fléau.

Nous voulons dire pourtant que, lorsque Sidi Ahmed-el-Kbir apparut en songe à Yahïa-Ar'a, il avait ajouté ces paroles à son avertissement de ne point bâtir à Bled-el-Djedida : « Il faudra à la terre bien des siècles encore pour reprendre son équilibre ; mais,

rassure mes enfants de Blida, et dis-leur que, si Dieu frappe, il ne frappe jamais qu'UNE FOIS. »

C'était rassurant !!!

Quant à Sidi Mohammed-ben-Bou-Rekâa, il n'avait point laissé là son existence terrestre ; car sa mission ici-bas n'était pas encore terminée : c'est ainsi que nous revoyons cet étrange avertisseur, quelque temps après le tremblement de terre de Blida, parcourir les rues d'Alger en criant : « O Turks ! je vous en avertis, Alger ne tardera pas à avoir les Chrétiens pour maîtres ! »

C'est encore lui qui, quelques années avant l'occupation française, était fréquemment rencontré dans la Mtidja traçant, à travers champs, avec une pioche, des sillons démesurés, et répondant à ceux qui lui demandaient la raison de son inexplicable besogne : « Je trace, ô Musulmans ! les chemins par lesquels passeront bientôt les canons des Chrétiens. »